



JOSEPH MARCHAND

L'ÉCONOMIE LIBERTAIRE

Essai d'utopie
fraternelle

Joseph Marchand

L'Économie libertaire

Essai d'utopie fraternelle

© Joseph Marchand, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1931-7

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Sarathoustra

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Ce qui est curieux, ce n'est pas tant qu'on ait tout dit,
mais qu'on ait tout dit en vain,
de sorte que tout est toujours à redire. »*

Jacques Bainville

I. LA NOUVELLE CIVILISATION

1. Le crépuscule des Dieux

Tous les dieux sont morts ou agonisent. Qu'ils soient uniques ou multiples, ils n'ont pas d'autre destin que celui du trépas. L'ère des dieux est achevée, celle des hommes lui succède. La mort du Dieu chrétien fut annoncée il y a bien longtemps déjà. En réalité, cette annonce concernait aussi celui de l'Islam et du judaïsme puisqu'il ne s'agit finalement que du même. Si Dieu est mort, il ne peut l'être que pour ces trois religions ou bien il ne l'est pour aucun.

En vérité, il n'a pas encore véritablement succombé, mais il a reçu le coup mortel qui le fait dépérir. Un Dieu unique est solide, son agonie est lente, il faut des siècles pour qu'il perde la dernière goutte de son sang. Le Dieu du désert, Père sévère d'un pays aride, pousse ses derniers râles. Affaîssé dans le sable rougi et brûlant, il meurt écrasé de chaleur que lui inflige un soleil ardent. Combien de générations encore avant qu'il ne retourne définitivement à la poussière incandescente ? La Raison, déesse antique à la beauté tranchante, le regarde mourir sans compassion. Irradiée de science, elle contemple de ses yeux d'une glace magnifique l'être misérable qui agonise lentement. Elle le surplombe avec l'arrogance lumineuse de celle qui a triomphé ; elle méprise d'une cruauté froide et laisse brûler sans pitié celui qu'elle adora sans faille. Bientôt, elle se tournera à jamais pour abandonner le cadavre glorieux à l'oubli des solitudes désertiques. Pour l'heure, elle attend que l'agonie se termine et ne prête guère attention aux murmures étouffés qui viennent à ses oreilles, supplications et douleur de celui qui pleure l'abandon qu'il subit de ses fils.

La mort des dieux est concomitante à l'extinction des civilisations où ils se nichent. Dans notre aire géographique puisque le monothéisme s'éteint, les civilisations islamiques et judéo-chrétiennes se meurent, les guerres et les religions disparaissent. Un effet d'optique semble faire croire que seule la civilisation judéo-chrétienne est décadente, mais le mouvement est général. Que le christianisme soit dans un état de décomposition plus avancée que les autres ne signifie pas qu'elles vont lui survivre. Le judéo-christianisme ouvre la voie, l'islam et le judaïsme suivent de près, les trois étant irrémédiablement condamnés à disparaître, dévorés par le capitalisme, anéantis par la technoscience. Les religions abrahamiques sont comme un olivier à trois branches dont les racines sont touchées. Ce n'est pas une branche qui tombe au profit des deux autres, c'est l'arbre entier qui s'assèche et se meurt. L'Occident annonce et diffuse le déclin des religions à toute la planète. En Occident même,

la France préfigure le mouvement général, elle semble même comme la pointe avancée d'une sécularisation inéluctable.

Le sursaut islamiste à l'œuvre depuis la Révolution iranienne de 1979 donne l'illusion d'une vitalité retrouvée de l'Islam. Plutôt qu'un regain de vigueur, cette révolution ne paraît qu'un prélude à l'anéantissement, le fanatisme barbare qui en découle n'est en réalité que l'excroissance cancéreuse d'un islam agonisant. Quoiqu'il puisse faire, les islamistes n'ont pas d'autre issue que celle d'être vaincu. En vérité, ils ont déjà perdu depuis longtemps quoiqu'ils ne le sachent pas, ou feignent encore de l'ignorer.

Les vieilles civilisations s'effacent et la nouvelle s'étend déjà sous nos yeux. La bascule est déjà faite, nous sommes déjà la nouvelle civilisation.

2. La richesse du monde

Sa première caractéristique est son ékonomisme hégémonique : tout y est vu par le prisme de la finance, de la production et de la consommation. En la matière, cette civilisation dépasse toutes les précédentes ; et quoiqu'on puisse regretter cette vision de comptable, elle enregistre d'admirables succès. En effet, nous vivons aujourd'hui dans des conditions matérielles qui n'ont aucun équivalent dans le passé. L'humanité est infiniment plus riche aujourd'hui qu'elle ne le fut jamais au cours de toute son histoire. Avec quelques chiffres, il est facile de voir la progression faramineuse de cette prospérité. Tandis qu'au premier siècle de notre ère, la richesse mondiale n'était estimée qu'à 100 milliards de dollars, elle est évaluée à 74 000 milliards au début du XXI^e siècle.¹ Les quatre-vingts générations qui se sont succédé, de la naissance du christ à nos jours, n'auront pas ménagé leur peine pour que nous puissions connaître aujourd'hui cette incroyable opulence. Pendant que la richesse augmentait, la population augmentait elle aussi, mais en proportion moindre. Au temps des Romains, nous n'étions que 250 millions à peupler la terre quand nous sommes aujourd'hui plus de 7 milliards à l'occuper.² Ainsi la multiplication de population ne fut que de trente, quand celle de richesse fut de sept cent quarante. Par conséquent, l'augmentation de la richesse aura été bien plus rapide que celle de la population, ce qui signifie que la richesse n'aura pas fait que croître mondialement, elle aura surtout augmenté individuellement. En définitive, l'homme moyen naît aujourd'hui bien plus riche que ne naissait son ancêtre lointain.

Maintenant si l'on observe la croissance des richesses sur une période plus récente et plus restreinte, on est frappé par son caractère exponentiel. Sa croissance n'aura eu de cesse de s'accélérer à mesure que l'histoire avançait. Alors qu'elle ne fut que de 0,1 % pendant les dix-huit premiers siècles, à partir de 1700, elle devient extrêmement rapide pour s'établir à un taux moyen de 1,6 %³. Pour nos sociétés modernes à courte vue, cela paraît un taux à peine correct, presque médiocre. Mais si l'on regarde les choses sur une période plus longue, sur plusieurs millénaires par exemple, on se rend rapidement vite compte qu'un taux de 1,6 % est proprement extraordinaire ! Si l'humanité avait connu un tel taux de croissance depuis 1000 ans, sa richesse n'aurait été multipliée par rien moins que 3 millions... Un taux de 2,5 % par an double la richesse totale à

chaque génération ; il renouvelle le monde à un rythme tellement extraordinaire qu'il met aujourd'hui davantage de distance entre des grands-parents et leurs petits-enfants qu'il n'en mettait entre les hommes de la renaissance et leurs ancêtres de l'antiquité.

Toute l'histoire économique n'est donc que l'histoire d'une accélération : accélération de la démographie naturelle, accélération de l'accumulation matérielle, accélération des mutations culturelles. La cause fondamentale de ces accélérations est la croissance constante de la productivité.

3. La productivité, mère de toute richesse.

La productivité est la matrice de toutes les abondances. Si nous sommes bien plus riches aujourd'hui qu'hier, c'est donc simplement que notre productivité a continuellement augmenté depuis des millénaires, depuis toujours même ; d'abord lentement, et de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'elle atteigne une extraordinaire vélocité lors des deux derniers siècles.

Techniquement, la productivité est le rapport mesurable entre une production donnée et l'ensemble des facteurs de production – travail et capital – mis en œuvre pour l'obtenir. La productivité d'un travailleur est donc la production qu'il réalise en un temps donné, que ce soit pour une heure, un jour ou une année. Et pour voir sa croissance, il suffit de la comparer à deux instants différents.

Par exemple entre 1750 et 1950, la productivité d'un paysan fauchant son blé aura été multipliée par cinquante !⁴ De manière plus générale, à l'aube du XVIIIe siècle, un travailleur des champs arrivait à peine à nourrir deux personnes lorsqu'en 1985 son travail permettait d'en nourrir trente. Ces gains considérables eurent pour conséquence de diminuer le nombre d'agriculteurs nécessaires pour nourrir une population qui ne cessait d'augmenter. En France comme ailleurs, l'histoire de la productivité explique à elle seule tout l'exode rural. Aujourd'hui encore, les pays les plus pauvres de la planète sont ceux qui n'ont pas encore réalisé cette transition productive.

La révolution agricole du XVIIIe dégagea la main-d'œuvre nécessaire à la révolution industrielle du XIXe. Les paysans désœuvrés passeront alors des champs aux usines fournissant les premiers bataillons de la classe ouvrière naissante. Du reste, c'est le principe général : lorsque la productivité augmente dans quelques secteurs, les besoins en main-d'œuvre diminuent et celle-ci doit trouver à s'employer ailleurs. À court terme cela cause chômage et drames, à long terme richesse accrue et emplois nouveaux.

La révolution industrielle signifie la production à moindre coût d'une quantité astronomique de biens manufacturés. Lorsque le prix d'un bien diminue, c'est le pouvoir d'achat qui s'accroît.

L'exemple des miroirs est édifiant. Cet objet aujourd'hui d'une grande banalité était un trésor luxueux pour les princes d'autrefois. En 1702, un miroir de 4 m² valait l'équivalent de 40 000 heures de travail soit 25 années pour un ouvrier seul. En 1985, un miroir identique ne valait plus que 45 heures, soit une